

François Bourcier

Dans la peau
de quarante résistants

François Bourcier a déjà visité des centaines et des centaines de théâtres en province avec "Résister, c'est exister". C'est la première fois qu'il s'installe à Paris. Tout seul sur les planches, il n'incarne pas moins d'une quarantaine de résistants de la Seconde Guerre mondiale. Ce passionné d'histoire nous livre sa version de la résistance, un combat encore d'actualité qu'il défendra sur la scène du Studio Hébertot du 10 janvier au 19 mars.

Parlez-nous de vous et de votre parcours du combattant.

J'ai fait mes études au Conservatoire de Paris et à l'ENSATT. Après avoir travaillé avec pas mal de grands metteurs en scène, j'ai voulu monter mes propres spectacles et surtout des spectacles engagés dans l'interrogation sur les phénomènes de société, sur la politique et je me suis toujours intéressé à cette période-là. J'ai commencé avec "Lettres de délation" sur l'Occupation. Je jouais tout seul, j'incarnais les délateurs. Forcément à force de jouer ce spectacle, j'étais amené à jouer le contre-pendant, c'est-à-dire résister à la même période.

Pourriez-vous me résumer l'histoire ?

On est parti de pleins de témoignages de Justes et de résistants, qu'on a trouvés soit dans des notes de bas de page dans des documents, soit en rencontrant un certain nombre de résistants qui sont dans le spectacle, qui étaient vivants à l'époque, qui sont morts depuis, et qui nous ont raconté leur acte de résistance. De là est parti le scénario d'un seul individu qui va faire revivre des séquences isolées d'actes de résistance, le moment où le résistant va passer à l'acte.

Comment faites-vous pour incarner une quarantaine de personnages en 1h30 ?

La mise en scène d'Isabelle Starkier met en place l'armée des ombres. Il y a pleins de personnages vides, pendus, qui remplissent l'espace du théâtre et moi je vais littéralement rentrer dans chaque personnage, dans son costume. Avec un accessoire de temps en temps. Il y a aussi pleins de petites trouvailles.

Vous avez pris part au travail de recherche en amont de la pièce ?

L'auteur Alain Guyard a fait des recherches pendant trois ans. Après, lui comme moi, on a rencontré un certain nombre de résistants pour pouvoir affiner. À l'époque,

j'avais joué "Lettres de délation" pour tous les anciens grands résistants français qui étaient en congrès à Ajaccio.

Des résistants du spectacle ont pu voir "Résister, c'est exister" ?

Oui, par exemple le torturé de la police française. Il est venu voir plusieurs fois le spectacle. C'était très émouvant. C'est très rare qu'Andromaque ou le malade imaginaire se déplacent pour aller voir la pièce ! C'était émouvant pour lui aussi.

Même si l'histoire se déroule pendant la Seconde Guerre mondiale, pourquoi est-elle toujours d'actualité ?

La posture de résistance est universelle. C'est toujours intéressant de voir ce qui a poussé des individus qui, au départ, ne sont pas nés résistants. On ne naît pas résistant, on le devient, comme dirait Simone de Beauvoir pour les femmes. Étudier cette période permet d'étudier toutes les périodes, et la période d'aujourd'hui. Qu'est-ce qui pourrait nous pousser à résister dans ce monde un peu inquiétant ? Ces idéologies resurgissent un peu partout. Qui aurait cru que les mouvements ultranationalistes dirigerait les États-Unis, ou en France, seront peut-être au second tour ou à la présidence de la République ? L'Europe est en train de revivre une période très sombre qu'on pensait oubliée.

La pièce a été jouée près de 600 fois depuis presque 10 ans.

Elle a déjà été jouée à Paris ?

Non, ce sera la première fois, parce que je n'ai jamais eu le temps de faire Paris pendant trois mois ! Parce que j'avais 100 dates par an de tournée partout en France et dans les pays francophones.

Comment vous faites pour la jouer avec autant de passion ?

Parce que les personnages sont tellement vrais. La situation est tellement authentique. C'est tellement fort de l'intérieur qu'on ne peut pas se lasser. Ce n'est pas comme une pièce de fiction, il y a autre chose qui se produit avec le public. Beaucoup de gens viennent parler de leur témoignage, sont émus, se posent

la question de savoir s'ils pourraient résister un jour. L'interpellation est vraiment une catharsis, un choc pour les gens donc forcément, on ne peut pas s'y habituer.

"C'EST TRÈS RARE QU'ANDROMAQUE OU LE MALADE IMAGINAIRE SE DÉPLACENT POUR ALLER VOIR LA PIÈCE !"

Quel est votre meilleur et pire souvenir de théâtre ?

Quand j'ai joué "Lettres de délation" pour le 50e anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz à Paris. Il y avait tous les rescapés des camps de la mort et les familles de victimes. Il n'y avait que moi qui n'étais pas authentique et c'est la première fois de ma vie que je me suis demandé quelle est ma légitimité pour être sur scène. Alors elle s'explique par le fait de passer les choses mais ça a été un choc très très fort.

Pour finir, pensez-vous dépasser les 1000 représentations et jouer encore 10 ans de plus ?

10 ans de plus, peut-être pas, parce que je n'aurai peut-être plus l'âge de jouer tout ce que je fais sur scène. Mais peut-être que d'autres comédiens prendront le relais, et ce serait intéressant...